

## L'Ile des Morts : Boecklin

Boecklin est enterré à Fiésole. Peut-être la sensualité de Venise, qui est triste, au moins dans l'œuvre de Maurice Barrès, lui eût-elle convenu davantage. Mais on ne choisit pas sa tombe. Même les candidats au cimetière assez prévoyants pour marquer leur place ne le font pas en connaissance de cause. Comment décider d'un lit avant d'y avoir couché? Et les morts ne se plaindront qu'au Jugement Dernier d'avoir longtemps mal dormi.

La couche de Fiésole, trop douce, est molle sous le duvet des herbes. La mort, dans ces petits enclos, a l'aspect d'un jardinier. Son visage a la verte pâleur du temps pascal, l'ineffable pâleur de la sève au printemps — et nous devinons ses mains pleines des semences d'une autre vie. C'est peut-être un ressuscité. *Quia hortulanus esset*. La mort fiésolane, agricole et mystique n'a pas une faux pour emblème, mais tout au plus un râteau. La mort était une grande faucheuse sur les coteaux du Rhin.

Chaque peuple a fait du christianisme catholique un paganisme différent. Celui d'Allemagne tourne autour de la danse des morts. Les Cordeliers du xiv<sup>e</sup> siècle lèguent aux prêcheurs de la Réforme un squelette; c'était ce squelette, j'imagine, qui servait aux démonstrations anatomiques dans l'atelier d'Holbein. Voici la vraie impératrice du Saint-Empire romain germanique. Elle est coquette; elle sait, par la fréquentation des artistes, quelles sont les attitudes qui lui conviennent le mieux, et, comme pour secouer l'ennui d'une majesté pareille, cette Cléopâtre nue jusqu'aux os, s'amuse à des tours d'écolier. Elle est capable de sonner aux portes. A la manière dont elle raffine, on comprend bien qu'elle n'a plus faim: elle pourra même, après s'être suffisamment divertie, renvoyer indemne, pour un temps, le grimaceur assez habile. La mort d'Holbein est toute jeune: elle fait des frasques. Elle est héritière, et légataire universelle. Je ne dis pas qu'elle n'a point de philosophie. Qui sait la réponse finale que nous jette un éclat de rire? Dans ce monde, machiné comme un coupe-gorge la Mort joue à cache-cache avec les hommes. Tout ce qu'ils font lui profite; à la voir tant manger, on s'étonne qu'elle soit si maigre. C'est la future d'un chacun; ils se trémoussent ainsi pour lui apporter une dot; tous veulent être riches, avant de mourir. Seulement quand elle vient, ils rechignent, car il

leur déplaît que la fiancée soit sans nez. Et c'est pourtant la seule à laquelle ils soient fidèles.

En somme, la Mort d'Holbein est un épouvantail à rustres. Elle est de leur monde; cette personne qui manque de manières emporte sans cérémonie les papes et les empereurs; elle n'a pas l'étiquette des cours. Elle est cependant de bon lignage; la terre lui appartient par droit de primogéniture, car elle est, après tout, le premier enfantement d'Eve. Tous se vantent de ne pas lui laisser prendre leur âme, y compris ceux qui n'en ont pas. Elle ne s'en inquiète: ils appellent ainsi ce peu de vent qui leur sert à gonfler des mots. Mais la Mort leur supprime la langue. A quoi sert une âme muette? Et la Mort bonne princesse, leur laisse pour rire d'eux-mêmes le demi-cercle de leurs dents.

La Mort d'Albert Dürer ne rit plus. Elle a fait ses écoles, aux universités d'Allemagne. C'est une parente du docteur Faust. Elle a médité, entre Mélanchton et Luther. Assise, sous le portail d'un siècle qui va donner au monde la Renaissance et la Réforme, cette vieille alchimiste cherche peut-être le secret des transmutations. Dürer sait beaucoup: il a voyagé; il a rapporté de ses voyages toutes sortes d'idées neuves, les réminiscences du monde ancien redécouvert et les pressentiments du Nouveau-Monde. La Mort s'instruit; la voici devenue plus triste en devenant plus savante. Comme le docteur Faust, elle se présente à la cour; lavée de sa crasse populaire, elle suit en grand arroi les chevauchées impériales. Elle sera ménine, dans Innsbruck, à la cour du Roi Blanc. Et s'il lui arrive de précipiter le cortège à l'abîme, cette cousine du prince Hamlet en prend texte pour méditer sur le néant.

J'ai dit qu'elle ne riait plus. Elle ricane, mais ses bouffonneries sont d'un philosophe. L'homme, au début du xvi<sup>e</sup> siècle, a mangé pour la seconde fois le fruit de l'arbre de la science. La Mort, qui s'attaquait seulement à la chair, découvre la décomposition des âmes. Le xvi<sup>e</sup> siècle est un charnier de doctrines. Elles y pourrissent, comme le Christ au tombeau d'Holbein. La Mort se laïcise. Elle ne mène plus à Dieu; au fait, elle est en train de tuer Dieu. Devenue naturelle, elle n'est plus que l'autre face de l'absurdité qu'on nomme vivre. La vie porte en soi la mort, comme chacun porte son squelette. C'est l'aboutissement des naissances, et leur raison d'être: cercle vicieux qui va du vagissement au râle. Le morion de la Sans-Nez se pare des ailes du coq, inutile avertisseur. Et

quand Albert Dürer lui compose des armoiries, il donne pour tenants au blason la Fécondité et la Luxure.

La morale du moyen âge, morale de petites gens, conseillait de bien vivre. Celle de la Renaissance conseille de vivre. Passionnément. Le chevalier d'Albert Dürer traverse une forêt plus sombre que ne fut jamais celle de Dante, mais il ne veut pas voir surgir à son côté une sorte de bouffon qui lui présente un sablier. Emblème de signification nouvelle. A l'acier qui soudain tranche, la Mort, devenue subtile, préfère l'image d'une aridité qui s'écoule : la vie. Le sablier fait souvenir de la poussière, la clepsydre est pleine de larmes. Mais ces deux instruments de supplice sont encore imparfaits. A mesure que l'homme inventera les horloges, et de nouveaux rouages à ces horloges, il connaîtra mieux l'agonie partielle des heures. Le chevalier a beau se refuser de regarder à sa droite ; sous son armure de fer, dans sa poitrine, une horloge de sang, dont chaque battement diminue la durée, l'avertit qu'il se hâte. Si les morts vont vite, les vivants plus vite encore.

La mort, lieu où tout finit, fut la hantise de cette époque qui contient tant de commencements. A Bâle, où Boecklin devait naître, Erasme de Rotterdam se repose d'avoir fui quarante ans. Son âme est-elle allée rejoindre l'âme de celui qu'il appelait saint Socrate ? Il a une épitaphe en lettres d'or ; celle-là, ses admirateurs l'ont gravée avec soin, car il s'agit d'un grand homme. Mais la Mort a dû venir une nuit compléter l'inscription. Sur la tombe, encadrant le fin profil d'une jeune fille qui est peut-être une Gorgone, la Mort a tracé le seul mot concluant toujours : *Terminus*.

C'est le même mot, prononcé par quelque visiteuse invisible, qui rend mélancolique le grand archange d'Albert Dürer. Il est assis, ailes immobiles, parmi les instruments de la science qui servent à activer la vie, et à multiplier la mort. Il est las. Il vient de découvrir que la vie et la mort sont deux rouages d'une même machine ; nous ne possédons la vie qu'un instant, mais elle nous possèdera toujours. La mort n'est rien, qu'une amnésie. Ainsi, dans cet univers où tout finit sans que rien ne s'achève, l'intelligence seule est vaincue. Renversement total des vieilles croyances : la seule chose périssable, c'est maintenant l'âme humaine. A moins?... Et, dans l'obscurcissement d'un crépuscule où le réel se dilue en hypothèses, le grand archange médite, devant la mer, au couchant d'un jour d'orage, sous un ciel où plane une chauve-souris qui descend des Chimères.

Boecklin hérite de cette Allemagne.

La mort, la vie. Je ne les oppose pas. Il est tout simple que la plus prolifique des races soit la plus préoccupée des pourritures. Voici la belle brute germanique, gaie, d'une gaieté d'alcool, féroce si l'occasion s'en présente, et toutefois méditative. Elle est sensuelle, et face quand elle n'est pas bizarre. A ses nerfs, qui s'émeuvent difficilement, il faut toutes sortes d'étrangeretés macabres, et la rudesse des étreintes qui joignent les corps des amants dans la forêt primitive. L'horreur des bois couvre l'étendue allemande. La terreur y réside, et la bestialité ; il semble que cette terre porte les racines de la nuit. Dans ces enchevêtrements crépusculaires, on songe aux profils méridionaux du monde, secs, mais à la manière de Pallas, nus, mais à la façon d'Aphrodite. Dans Bâle, cité romaine, au pied des derniers contreforts de la Forêt Noire, Boecklin grandit sous l'obsession des arbres. Ce barbare emportera vers le Sud toutes les forêts en marche.

Comme le cavalier d'Albert Dürer, la vierge nue de Boecklin, chevauchant la bête du cauchemar, entre dans la forêt germanique. Ainsi de cet art tout entier. On ne fait pas longtemps rouler un fleuve hors de son lit. Le Rhin ne coulera jamais que du côté du couchant.

Boecklin n'a pas les curiosités d'Albert Dürer. Comme beaucoup d'âmes tourmentées, ce barbare est un esprit simple. A ces Styres, à ces Sirènes, les grands peintres mythologiques d'Angleterre, ses contemporains, eussent fait exprimer leur subtilité platonicienne. Pas plus qu'il n'est humaniste, Boecklin n'est psychologue. Ses dieux ne sont immortels que parce qu'ils sont des instincts.

Lourd Olympe wagnérien trop proche du Walhalla... Une dame à voilette noire, que nous imaginons semblable à Mathilde Wesendonck, écoute dans un jardin la chanson du jeune faune. Ces filles de la mer, qui s'ébattent dans la brutalité bleue d'une vague, échouent à Bâle en remontant le cours du Rhin. On pense aux dieux exilés d'Henri Heine, errants sur les rives d'une Baltique plus inhospitalière que ne fut le Pont-Euxin. Peut-être, sur les rives bâloises, dans cette Augusta-Rauracorum des Césars, une belle fille de sang romain s'est-elle abandonnée au fleuve. Il l'a portée à l'océan. Elle y mourra, sous un ciel gris. Et le chant rauque du Tritone germanique verse sur ce cadavre toute la tristesse des mers du Nord.

Un jour, Boecklin a voulu construire à la Mort un palais qui fût digne d'elle. Mais quelle caverne, ou quelle cathédrale

offrir à Celle qui est partout? Puisque la vie est un voyage, la mort peut être une traversée. Boecklin a cherché l'île où abordent les morts.

On a parlé de Capri, de San-Michiele vénitien, ou de Corfou au crépuscule. Mais cette île d'Orient est sombre sous un ciel du Nord. Les rochers s'y érigent sur la mer, et les cyprès sur les rochers. L'eau, très lisse, est plombée par les menaces de la tempête; elle est profonde et froide aussi. Nulle barque n'oserait y flotter, mais celle des morts est légère, car elle ne porte que des ombres. Le Léthé serait plus doux, et l'Eau de Mémoire plus limpide. Et, vers cette immobilité qui n'est pas du repos, s'avance dans une nacelle une longue figure blanche.

Boecklin n'a pas vogué vers l'île des morts, dans quelques barques ressemblant aux gondoles. Pas plus que le Rhin dans Bâle, l'Arno n'est ici navigable. Ils sont farouches; le fleuve, couleur de terre, rappelle le torrent couleur d'herbes. L'Italie de Boecklin, Allemagne ensoleillée, est le rêve d'un cerveau du Nord. Sans doute, au haut des collines fiésolanes, Boecklin aime-t-il ce fleuve sauvage qui le console du Rhin.

Villes hystériques. Si quelque chose égale la fureur de Florence, c'est bien ce Bâle énergumène. Comme Florence, il a reçu les frères prêcheurs, qui pour avoir meilleur marché des âmes, peignaient la danse macabre aux portes des cimetières. Il a ses cloîtres, où le carré, qui est la mort, s'unit aux courbe, qui sont la vie — et ces incidences de l'intelligence et du rêve apprendraient à penser. Dans ce labyrinthe de pierre, les longs couloirs pavés de tombes se perdent et se retrouvent; les arceaux sans vitrail découpent l'image verte du fleuve — et les humanistes réformateurs, exilés d'Italie, dorment dans cette terre qui fut romaine, au continuel grondement du Rhin. Comme Florence, Bâle est abrupt, méfiant, plein d'apreté scholastique et de grosse joie populaire. Comme Florence, il est fastueux, ville de marchands riches. Et quand son Carnaval se promène par les rues, il a l'énorme gaité des gens fréquemment tristes.

Munster, de Bâle, cathédrale grise et rose, où tant de flamme s'est fait cendre. L'Italie, par les regrets et les espérances de l'exil, s'y prolonge vainement, jusqu'aux portes de la plus vieille Allemagne. L'Éden germanique de Boecklin peu s'efforcer d'être un Olympe; la Mort, affirmation chrétienne, vient rappeler à ces innocences de l'instinct la notion du péché. Ainsi la puissante femme nue de Hans Baldung, qu'un squelette baise en pleine bouche.

Laissons les connaisseurs sourire de ces Nymphes aux lourdes attaches. Peu m'importe que les nourritures du Nord aient épaissi les Muses; ce qu'il nous faut aimer ou détester en elles, c'est justement leur forte race. La mythologie serait chose bien artificielle, si chaque peuple ne la transformait pas. Boecklin comme il présentait les futures ruées germaniques, lance sur le bariolage de sa toile la Mort, la Peste et la Guerre, faméliques chevaucheurs, écrasant du marteau les tours de cathédrale, Rosses couronnées de lauriers; vieux fond reître. Bâle, cité libre helvétique, à l'ombre d'une église bâtie par Rodolphe de Habsbourg, se souvient d'avoir été ville impériale.

Nietzsche a décrit la neurose religieuse de Bâle. Ses peintres, frénétiques de vie, se plaisent au grouillement des cadavres, Dürer y passe. Holbein, qui y réside, peint sa femme blême, dont les enfants semblent malades, et son Christ mort, non point offert, comme ceux d'Espagne, à l'amour des Madeleines, mais que le dégoût abandonne, sur une table d'hôpital, au scalpel des praticiens. Boecklin, alcoolique halluciné: il met sous forme de tête de mort, son effigie future. On croirait, dans ce siège des Conciles, entendre remonter par saccades le cri des cavaliers de Procope, dont les vivats acclamaient la mort. La peste y tint ses assises. Boecklin la prend pour modèle. Dans les petites rues qui tournent autour du Munster il peint, faucheuse aérienne aux longues dents, la Mort noire qui prit Holbein.

Horreurs, mais anachroniques. On sait qu'aujourd'hui la Mort porte des gants de caoutchouc, une blouse d'hôpital et qu'elle travaille au chloroforme. Quand elle décide d'enlever deux millions d'hommes, elle se dénomme la grippe et non plus la Mort noire. Elle devient sentimentale. Un jeune graveur d'Allemagne qui se souvint d'Holbein l'a figurée dans la tour d'une cathédrale. Le vieux sonneur est immobile dans son fauteuil, Elle est entrée; pour ne pas effrayer, elle a rabattu un capuchon sur sa tête sans visage, et, prenant la corde des cloches entre ses phalanges maigres, inclinée, comme en prière, elle sonne la mort du vieux sonneur.

Que nous ferait cet art, hurlement coloré, sans quelque cri de cette détresse? Vainement, il s'efforce à vivre. Dès aujourd'hui, il est d'hier. Cette lourde force retombe à terre, sous un terne soleil. La vie trahit Boecklin. C'est l'Autre qui lui est fidèle. Il crut aimer l'Italie, nous ne voyons en lui que ses origines germaniques. Il voulut célébrer la joie, sa plus belle œuvre est funéraire. La danse des morts, dans Bâle, emporte Boecklin à l'île des Morts.

Marg. YOURCENAR.